

*Par Frédéric Mouchon, envoyé spécial à Longyearbyen (Norvège) le 11 septembre 2019*

Environnement

## **Dans la ville la plus au nord de la planète, le réchauffement climatique fait des dégâts**

Longyearbyen, ville norvégienne la plus au nord de la planète, a connu une hausse des températures de 10 °C depuis 30 ans, avec des conséquences dramatiques. Le Parisien a rencontré ceux qui les subissent.

Encaissée au pied de canyons vertigineux, la petite commune de Longyearbyen s'étire tout en longueur. Ses jolies maisons en bois colorées alignées les unes à côté des autres dominent le lit de la rivière qui s'écoule dans le fjord. Le long des falaises brunes qui l'encerclent, les anciennes exploitations de charbon tombent en ruine. Vestiges du siècle passé, elles donnent un air de Far West à cette ancienne cité minière qui subit aujourd'hui de plein fouet les effets du réchauffement climatique.

Bienvenue aux portes du cercle polaire, dans la ville située le plus au nord de la planète. Au cœur de cet archipel dépendant de la Norvège, et voisin du Groenland, beaucoup circulent ici armés, comme jadis dans le grand Ouest Américain. Dans le centre-ville, personne ne semble s'étonner de croiser au milieu de la rue de jeunes randonneurs, revolver à la ceinture et carabine en bandoulière. Des précautions de base pour qui veut s'échapper dans la nature et se prémunir d'une rencontre impromptue avec un ours blanc.



Longyearbyen, en Norvège. LP/Sarah Andersen

Ici, tout le monde vous racontera l'histoire de Nina, une Norvégienne de 22 ans tuée en mars 1995 alors qu'elle se promenait avec une amie sur les hauteurs de la ville. Une stèle en mémoire de la jeune femme a été érigée à cet emplacement. Ce mémorial, nous l'avons découvert au bout de deux heures de marche en sillonnant le désert de roches qui surplombe Longyearbyen.

Désormais, à chaque fois que des touristes souhaitent randonner dans les environs, il faut partir, comme nous l'avons fait, accompagné d'un guide équipé d'un fusil. Même dans ces conditions, nous ne cesserons de regarder dans notre dos, pétrifiés à l'idée que le roi des prédateurs de l'Arctique ne nous surprenne.



Quiconque souhaite sortir de la ville de Longyearbyen doit porter une arme.LP/Sarah Andersen

« Cet été, le thermomètre est monté jusqu'à 18 °C »

Les seuls animaux sauvages que nous croisons, jusqu'à pouvoir les approcher à quelques mètres, sont des rennes qui broutent placidement l'herbe de la toundra. Mais l'ours blanc est loin d'être la menace qui pèse le plus sur l'archipel du Svalbard. Ici, le principal ennemi est le réchauffement climatique qui fait fondre la banquise.



Des rennes sur le plateau du Svalbard.LP/Sarah Andersen

Tito, guide à Longyearbyen depuis quinze ans, s'est fait surprendre le 6 août près du glacier Tunabreen. Alors qu'il venait d'accoster sur une plage en kayak et filmait de loin ce géant de 23 km de long, un pan immense s'est effondré dans la mer, créant subitement un mini-tsunami. « Parfois, des petits bouts commencent à tomber puis par effet domino, des morceaux gigantesques s'effondrent sur cinq kilomètres de long, raconte le Français. Normalement, ici, il fait rarement plus de 10 °C l'été, mais cette année nous avons connu une canicule et le thermomètre est monté jusqu'à 18 °C, ce qui explique l'instabilité des glaciers. »

Installé depuis sept étés à Longyearbyen où elle tient un magasin de photo, Sophie a constaté comme tout le monde les changements en cours. « Dans le passé, on devait traverser le fjord en motoneige, mais aujourd'hui c'est de la science-fiction, car la glace a tendance à disparaître et il est le plus souvent en eau », explique cette ancienne habitante du sud de la France. À quelques mètres de là, dans son bureau du centre-ville, où il nous reçoit en chaussettes (à Longyearbyen, on est prié de laisser ses chaussures à l'entrée des bâtiments officiels), le maire Arild Olsen nous explique que ce bout de terre, isolé dans le grand Nord, est aux avant-postes du réchauffement planétaire.



Tito est guide à Longyearbyen depuis quinze ans.LP/Sarah Andersen

« Nous sommes au Ground Zero du changement climatique et nous le subissons donc beaucoup plus vite que partout ailleurs dans le monde », explique l'élus. D'après l'Institut polaire norvégien, Longyearbyen a connu 105

mois consécutifs de températures supérieures à la normale. Le thermomètre a augmenté en moyenne de 10 °C au cours des trente dernières années!

« Avant, il n'y avait pratiquement pas de moustiques »

Et les conséquences sont dramatiques pour les habitants. « Notamment parce que le climat est devenu plus imprévisible », soupire Arild Olsen. La ville a ainsi connu en décembre 2015 une avalanche meurtrière, consécutive à une tempête et une accumulation de neige exceptionnelle qui a embarqué onze maisons et tué deux personnes.



Arild Olsen, le maire de Longyearbyen.LP/Sarah Andersen

Depuis, des paravalanches ont été installés sur le flanc de la colline à quelques centaines de mètres des habitations. Tout en les pointant du doigt, le maire s'irrite d'un moustique qui tournoie autour de sa tête. « Avant, ici, il n'y en avait pratiquement pas », constate le maire avant d'évoquer ces journées printanières où « il peut faire -15 °C un jour et pleuvoir le lendemain ». « À cause de cette humidité, nous subissons des glissements de terrain et les routes se craquellent », ajoute l' élu. Dans la ville, les rares bâtiments construits jadis en béton se fissurent à vue d'œil et les maisons sont désormais construites sur pilotis, posées sur de puissants pieux en acier.

« Des appartements inhabitables »

« À cause de cette succession de périodes de gel et de dégel, certaines zones sont plus vulnérables aux mouvements de sol, les bâtiments travaillent et certains appartements ont été classés inhabitables » affirme Sophie.



De nombreuses habitations se fissurent à vue d'œil.LP/Sarah Andersen

A la sortie de la ville, lorsqu'on emprunte la route menant à la mine de charbon N° 8, encore en activité, s'étend sur des kilomètres une prairie d'herbes rases de couleur ocre fouettée par les vents. « Désormais, la toundra est toujours imbibée d'eau », constate Tito en balayant du regard ce paysage de steppe qu'il connaît si bien. Jadis considérées comme des zones désertiques, ces terres régulièrement arrosées par la pluie prennent par endroits un aspect marécageux et l'on s'y enfonce comme sur un sol spongieux.

Ce qui n'est pas sans conséquences pour la faune, comme en atteste le squelette d'un renne que l'on aperçoit sur le bas-côté de la route. À la fin du printemps, deux cents cadavres ont été retrouvés dans l'archipel. Ils seraient morts de faim, le sol givré en surface ne leur ayant pas permis de brouter normalement. À l'université de Longyearbyen, la fac la plus septentrionale de la planète, 700 étudiants, professeurs et scientifiques se côtoient et étudient justement les effets du réchauffement climatique sur la banquise, les animaux et la flore de l'arctique.



À la fin du printemps, deux cents cadavres de rennes, probablement morts de faim, ont été retrouvés dans l'archipel.LP/Sarah Andersen

À l'image de Lucie, 23 ans, originaire de Saint-Pierre-et-Miquelon ou de Guillaume, 25 ans, qui finit sa thèse à Brest. Ces deux biologistes français viennent de passer quinze jours à bord du navire de l'université pour effectuer des échantillonnages à 300 m de profondeur.

« Les touristes qui viennent ici veulent voir à quoi ressemble le grand Nord aujourd'hui avant que le changement climatique ne défigure tout, constate Guillaume. Moi, je cherche à savoir quel impact la fonte accélérée de la banquise aura sur les couches sédimentaires au fond des fjords. » Parmi ces étudiants, 60 % sont originaires de pays étrangers et ils communiquent tous en anglais.





Lucie et Guillaume, deux biologistes français, étudient les effets du réchauffement climatique.LP/Sarah Andersen

Mais au détour d'un couloir, on entend subitement un homme s'exprimer dans la langue de Molière. C'est Sébastien Descamps. Ce chercheur français travaille à l'Institut polaire où il étudie les oiseaux. « Toute la chaîne alimentaire est touchée par les changements climatiques et les espèces typiques de l'arctique ne trouvent plus en nombre suffisant les proies auxquelles elles sont adaptées, explique le spécialiste. Du coup, les populations de guillemots de Brünnich sont en chute libre depuis vingt ans, la mouette ivoire est en déclin et le goéland bourgmestre aussi, car il est touché par les métaux lourds et la pollution aux PCB. »

« Obligés de nettoyer le plastique sur les plages »

Longtemps épargné par cette pollution « importée », l'archipel norvégien n'est malheureusement plus à l'abri des affres du reste du monde. « Nous sommes obligés d'aller régulièrement nettoyer nos plages des déchets en plastique rejetés à New York, au Canada ou dans le golfe du Mexique qui finissent par s'échouer chez nous en étant emportés par les courants », fulmine Ronny Stromnes, responsable de l'Office de tourisme du Svalbard. Les autorités locales doivent aussi composer désormais avec les 140 000 touristes qui débarquent chaque année dans la ville.

Quand les bateaux de croisière géants accostent avec leurs milliers de passagers, la petite localité de 2 300 âmes frissonne. Car il faut parfois expliquer aux visiteurs qu'on ne pénètre pas dans les habitations et que l'on ne

fait pas de photos « dans la cuisine » ou de portraits des enfants dans la cour de l'école. Pour la plupart des vacanciers, Longyearbyen n'est qu'une halte où acheter quelques souvenirs avant ou après la découverte de la nature au Spitzberg.

#### Aux avant postes du réchauffement climatique

Nathalie, originaire des Antilles, a ainsi opté pour un périple en bateau au nord de l'archipel « en dehors de la civilisation ». « La luminosité, les dégradés de couleurs, le vert, le bleu... c'est magnifique. » « Amoureux du Grand Nord », Christian, un retraité de Lyon (Rhône), a quant à lui économisé depuis 2017 pour s'offrir ce voyage à 4 000 euros. « Je voulais absolument voir le soleil de minuit et la nature personnifiée avec tous ces ours blancs, ces morses, ces bélugas, ces rennes et ces baleines. » Des baleines que l'on peut observer lors de sorties en mer à la journée.

« Le carpaccio à la baleine fait partie de notre culture »

Mais après avoir admiré le ballet majestueux de ces géants des océans, on s'étonne que les restaurants de la ville en proposent au menu... sous forme de carpaccio ou de hamburgers baptisés « Moby Dick ». « Cela fait partie de notre culture », balaye le maire de Longyearbyen en soulignant que les pêcheurs norvégiens ont un quota très strict et limité de baleines à capturer. Difficile pourtant de ne pas avoir le cœur retourné lorsqu'un touriste, seul à la table d'à côté, commande pas moins de trois plats « typiques » : un steak de baleine, un autre de renne et un dernier... de phoque. Avant de n'en grignoter qu'une bouchée de chaque. Juste pour tester.



Les baleines peuvent être observées lors de sorties en mer.LP/Sarah Andersen

A Longyearbyen, certains considèrent cet afflux de visiteurs, curieux de tout, mais parfois mal élevés et sans filtres, comme une « malédiction ». « Il y a beaucoup de débats autour des conséquences du tourisme de masse », reconnaît le directeur de l'Institut polaire norvégien Kim Holmen.

Mais ce chercheur, qui alerte les principaux dirigeants de la planète depuis des années sur les effets du réchauffement, y voit une opportunité de véhiculer plus largement son message auprès du grand public. Dans son bureau situé au premier étage de l'université, il a déjà reçu la visite d'Hillary Clinton, d'Albert de Monaco, de ministres chinois ou indiens et il répond trois fois par semaine à des interviews de journalistes.

« Les touristes doivent ramener ce savoir chez eux »

« Si les touristes viennent ici, ils doivent en retirer quelque chose sur l'impact du changement climatique, estime le professeur. Il faut qu'ils ramènent ce savoir chez eux et qu'ils fassent comprendre à tout le monde que la fonte des glaces n'est pas seulement un phénomène exotique mais que cela aura un impact sur l'humanité entière. » En observant ce qu'est devenue aujourd'hui cette ancienne cité minière qui a vu sa population doubler en quinze ans et où se côtoient désormais cinquante nationalités, le maire Arild Olsen n'est pas peu fier du résultat.



/LP/Sarah Andersen

Dans cette microsociété où la population vit avec son temps, on peut aller voir le dernier Tarantino au cinéma, assister à un festival de jazz ou participer à la gay pride. Seule ombre au tableau : on se chauffe et on s'éclaire encore avec une énergie du passé. Cet or noir puisé dans les entrailles des montagnes, qui a longtemps fait la richesse de la ville, provoque aujourd'hui sa perte et Longyearbyen ne peut plus l'ignorer. « Il y a quelques années, à cause du charbon et de l'impact des voyages en avion jusqu'ici, nous étions la ville la plus polluée du monde en termes d'émissions de CO2 par personne », reconnaît l'élus norvégien.

« Une source d'inspiration pour la planète »

Depuis quelques années, des panneaux photovoltaïques ont fait leur apparition sur le toit des maisons. Et Arild Olsen a des projets pour remplacer l'usine de production d'électricité, qui fonctionne encore au charbon. Plus question dans l'avenir d'utiliser d'énergies fossiles.

« Nous avons autant de lumière naturelle qu'en France et l'on pourrait créer une ferme de panneaux solaires ou une centrale fonctionnant à l'hydrogène, imagine le maire. Je rêve que Longyearbyen devienne la première communauté du monde à avoir un bilan neutre en carbone. Beaucoup d'yeux sont fixés sur nous et je veux que nous devenions une source d'inspiration pour le reste de la planète. »